



Prélude 3

María Luisa de la Oliva

Dans la diversité linguistique de notre École, il y a une “langue” commune: celle de Lacan et de Freud, d’où viennent/dérivent les autres “langues sœurs”. La plupart d’entre nous est encore dans le bégaiement de cette langue commune.

Dans la présentation du thème de la Journée d’École “Langues et *passé*”, Elisabete Thamer évoque un passage de *Le savoir du psychanalyste*: “*Lalangue* n’a rien à voir avec le dictionnaire, quel qu’il soit”. Un peu avant de dire cela, Lacan fait un lapsus, parce que en voulant se référer au vocabulaire de psychanalyse de Laplanche et Pontalis, il le cite comme “Vocabulaire de philosophie”. À propos de ce lapsus, qui ne passe pas inaperçu pour Lacan, il dit “*regardez le lapsus. En tout cas, ceci vaut bien le Lalande*”, qui était un célèbre dictionnaire de philosophie, de grand succès pendant des décennies.

Lalande avait élaboré son dictionnaire entre 1902 et 1923. Au début du 20^e siècle il y avait un optimisme globalisant autour de l’exposition universelle de Paris, et on avait organisé une délégation pour l’adoption d’une langue internationale, qui finit par être fragmentée en 1907 dans le combat des partisans des deux langues artificielles qui se postulaient comme universelles: les espérantistes de Zamenhof et les idistes du faux marquis de Beaufront.

En 2021 nous sommes plutôt dans le pessimisme global pour effet de la pandémie et sous les effets de désagrégation des différents nationalismes, de différents signes.

Avant de faire ce lapsus, Lacan était en train de développer la frontière entre savoir et vérité. Frontière dans laquelle se soutient le discours analytique. C’est juste après avoir parlé de cette frontière qu’il fait le lapsus, en disant philosophie au lieu de psychanalyse.

De la part de son auditoire dans la salle, face à ce lapsus et au commentaire de Lacan “*ceci vaut bien le Lalande*”, quelqu’un a dit “*lalangue?*”, en ajoutant ainsi un autre lapsus. Lacan dit que, à partir de ce moment, il va écrire *lalangue* en un seul mot. C’est à ce moment-là qu’il dit que “*lalangue n’a rien à voir avec le dictionnaire*”. Il ajoute que l’inconscient a à faire surtout avec la grammaire et la répétition, c’est-à-dire “un versant totalement opposé à celui pour lequel on a besoin d’un dictionnaire”¹. Le versant utile pour la psychanalyse dans la fonction de *lalangue* est la logique.

Quand nous parlons de la *passé*, est-ce que nous parlons la même langue ? Est-ce qu’on entend, est-ce qu’on comprend la *passé* de la même manière dans le monde entier? Est-ce la même “langue” celle qui vise à la *passé* en tant que localisation du passage à l’analyste – toujours si insaisissable – ainsi que celle qui vise au symptôme, à un savoir faire avec, ou encore celle qui vise à la satisfaction de la fin?

Il serait mieux que ces “langues” de la *passé* ne se transforment pas en vocabulaire de philosophie. Pardon...je voulais dire de psychanalyse. Cet effet-là pourrait faire de la psychanalyse une langue morte.

Le recueil des différents témoignages du dispositif de la *passé* en fait plutôt un dépôt de ce qui s’y dépose, les sédiments de ce que, du réel, n’est pas rejoint par la parole et qu’il s’agit de transmettre, de démontrer. «Où mieux ai-je fait sentir qu’à l’impossible à dire se mesure le réel – dans la pratique ? »². Dépôt donc, d’un savoir pas tout.

Comment est-il possible, que malgré la “marqueterie des langues” – comme dit Elisabete – impliquée dans le témoignage de la passe, on puisse conclure avec une nomination de AE, malgré les effets de perte qu’il y a toujours dans la traduction, du *passant* au *passeur* et du *passeur* aux cartel plurilingues de la *passe* ? Elle se demande: “Celle-ci [...] favoriserait-elle ou serait-elle un obstacle à l’appréhension de la logique des dits et de leurs conséquences ?”³. Je réponds avec une autre question. S’il s’agit d’appréhension de la logique des dits, la différence entre les langues est-elle si importante?

Dans la traduction de cette “marqueterie des langues”, non seulement il y a une perte, mais il y a aussi un plus qui provient de ce passage d’une “langue” à l’autre. Cela arrive quand on passe de la langue courante à une équivoque de langage. Le malentendu dont nous sommes les fils est une garantie ultérieure pour ne pas confondre le savoir et la vérité. Il y a aussi, sans doute, le plus du transfert de travail qui se crée avec les cartels plurilingues.

Évidemment, dans tout cela, il faudrait exprimer une réserve: la différence de langues ne devrait pas être si grande qu’on ne puisse même pas entendre ce qui est transmis, et que tout soit un malentendu.

Le pari est comment démontrer les «trois dit-mensions de l’impossible: telles qu’elles se déploient dans le sexe, dans le sens, et dans la signification⁴» sans en faire une vérité religieuse et en évitant de tomber dans le dictionnaire. C’est un pari qui nous unit dans la diversité de nos langues et de leurs équivoques.

Face à la tendance homogénéisante de la globalisation, la multiplicité des langues, qui résiste toujours, insiste. Face à la langue liquide de la post-vérité, qui déconnecte le sujet de ce qui le cause, l’École promet, soutient, défend le choix de lier les sujets avec la parole, avec leur vérité, avec le savoir qu’on ne sait pas. C’est ainsi que j’entends ce que dit notre Carte quand elle dit que “l’École se voue à cultiver le discours analytique”.

¹ J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 19

² J. Lacan, L’étourdit, dans *Autres écrits*, Seuil, Paris 2001, p. 495

³ Elisabete Thamer, Présentation du thème des Journées d’École “Langue et passe”.

⁴ J. Lacan, L’étourdit, *op. cit.* p.497